

à Hambourg; vous me donnerez pour vingt millions de fer. Vous n'aurez point d'argent à exporter de la Suède. Cédez ces denrées à des marchands : ils paieront des droits d'entrées; vous vous débarrasserez de vos fers : cela m'arrangera. J'ai besoin de fer à *Anvers*, et je ne sais que faire des denrées anglaises.

» Soyez fidèle au traité du vingt-quatre février; chassez les contrebandiers anglais de la rade de *Gothembourg*; chassez-les de vos côtes, où ils trafiquent librement, je vous donne ma parole que, de mon côté, je garderai scrupuleusement les conditions de ce traité. Je m'opposerai à ce que vos voisins s'approprient vos possessions continentales. Si vous manquez à vos engagements, je me croirai dégagé des miens.

» Je désire toujours m'entendre amicalement avec V. A. R.; je verrai avec plaisir qu'elle communique cette réponse à S. M. Suédoise, dont j'ai toujours apprécié les bonnes intentions.

» Mon ministre des affaires étrangères répondra officiellement à la dernière note que le comte d'Essen fait mettre sous mes yeux.

» Cette lettre n'étant à autre fin, etc. »

NAPOLÉON.

Jeudi 8.

Vigne patrimoniale de Napoléon, etc. — Sa Nourrice, etc. — Son toit paternel. — Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Wurmser aux environs de Mantoue.

Je suis entré chez l'Empereur sur les onze heures; il faisait sa toilette et passait en revue, avec son valet-de-chambre, plusieurs échantillons de parfumeries et d'odeurs envoyés d'Angleterre; il s'informait de tous, n'en connaissait aucun, et riait fort de sa crasse ignorance, disait-il. Il a désiré déjeuner sous la tente, et nous y a tous réunis.

Il se plaignait de la mauvaise qualité du vin, et appelait en témoignage son maître-d'hôtel, Capriani, qui est Corse, pour affirmer qu'ils en avaient de bien meilleur chez eux. A ce sujet il disait avoir eu en patrimoine la première vigne de l'île, grande et considérable, *l'Esposata*, c'était son nom; il n'en devait parler, disait-il, qu'avec reconnaissance. C'était grâce à elle qu'il avait, dans sa jeunesse, fait ses voyages de Paris; c'était elle qui fournissait aux frais de ses semestres. Nous lui demandions ce qu'elle allait devenir. Il nous a dit en

avoir disposé depuis long-temps en faveur de sa nourrice, à laquelle il croyait bien avoir donné dans l'île peut-être cent vingt mille francs de bien-fonds; il avait voulu même lui donner, disait-il, sa maison patrimoniale; mais la trouvant trop au-dessus de l'état de sa nourrice, il l'avait donnée à la famille Romalino, sa plus proche du côté maternel, à condition que celle-ci ferait passer son habitation à la nourrice. *

En somme, il en avait fait une grande

* La maison patrimoniale de Napoléon, son berceau, possédée en effet aujourd'hui par M. Romalino, membre de la chambre des députés, est demeurée, comme on le pense, un objet de vive curiosité et de grande vénération pour les voyageurs et surtout pour les militaires.

Je tiens de témoins oculaires, qu'à l'arrivée de chaque régiment en Corse, elle a été l'objet d'un spectacle constamment renouvelé, les soldats y accourant aussitôt en foule, et s'y faisant introduire d'autorité, comme y ayant droit. Une fois admis, chacun s'y montre selon sa chaleur de sentiment: l'un, en parcourant des yeux, lève les mains vers le Ciel; celui-ci s'agenouille, celui-là baise le plancher; des larmes roulent dans les yeux d'un autre: il en est qui semblent en démence. On a dit quelque chose de pareil du tombeau du grand Frédéric. Voilà l'empire des héros!

dame, disait-il. Elle était venue à Paris lors du couronnement; elle avait eu une audience du Pape de plus d'une heure et demie. « Pauvre Pape, disait l'Empereur, il fallait qu'il eût bien du temps de reste! Elle était, au demeurant, extrêmement dévote. Elle avait pour mari un caboteur de l'île. Elle plut beaucoup aux Tuileries, et enchantait toute la famille par la vivacité de son langage et de ses gestes. L'Impératrice Joséphine lui donna des diamans. »

Après le déjeuner, l'Empereur, fidèle à sa résolution d'hier; a voulu se mettre au travail; il a mis la dernière main au chapitre de la bataille de Castiglione, si remarquable pour la précision des manœuvres et l'importance des résultats éloignés.

Après ce travail il a gagné le bois, dans l'intention d'y attendre la calèche. Continuant la conversation qu'avait amenée le chapitre, il racontait que Joséphine était partie de Brescia avec lui, et avait ainsi commencé la campagne contre Wurmser. Arrivée à Vérone, elle avait été témoin des premières fusillades. Revenue à Castel-Novo, et voyant le passage des blessés, elle voulait gagner

Brescia ; mais elle se trouva arrêtée par l'ennemi déjà à Ponte-Marco. Dans l'inquiétude, l'agitation du moment, la crainte la saisit, et elle pleura beaucoup en quittant son mari, qui lui dit en l'embrassant, et avec une sorte d'inspiration : « Wurmser va payer cher les pleurs qu'il te cause ! » Elle fut obligée de longer, en voiture et de très-près, le siège de Mantoue. On tira sur elle de la place, et quelqu'un de sa suite fut même atteint. Elle traversa le Pô, Bologne, Ferrare, et gagna Lucques, poursuivie par la crainte et les mauvais bruits qui volaient d'ordinaire autour de nos armées patriotes ; mais soutenue intérieurement par son extrême confiance en l'étoile de son mari.

Telle était pourtant déjà l'opinion de l'Italie, observait l'Empereur, et les sentimens imprimés par le général français, qu'en dépit de la crise du moment et de tous les faux bruits qui l'accompagnaient, sa femme fut reçue à Lucques par le Sénat, et traitée par lui comme l'eût été la plus grande princesse : il vint la complimenter, et lui présenta les huiles d'honneur ; il eut lieu de s'en applaudir. Peu de temps après, les cour-

riers annoncèrent les prodiges de son mari, et l'anéantissement de Wurmser.

L'Empereur est revenu au salon pour la première fois depuis l'incendie. On le meuble peu à peu avec des objets envoyés exprès de Londres. Il est un tant soit peu plus supportable. Après dîner l'Empereur a d'abord commencé Turcaret, dont, en dépit de tout son esprit, a-t-il dit, il se sentait rebuté par son abjection ; mais c'était le cachet de Le Sage, a-t-il observé. Puis il a passé à l'Avocat Patelin, dont le vrai comique l'a fort amusé.

Vendredi 9.

L'Empereur a déjeuné sous la tente ; il y a retravaillé le chapitre de la Brenta, où l'audace des entreprises, la multitude des combats, le prodige des hauts faits, semblent appartenir bien plus aux fictions du Tasse, qu'aux vérités de nos temps modernes.

À trois heures il est monté en calèche. Le Gouverneur s'était présenté durant notre promenade ; il eût désiré parler à l'Empereur au sujet, croit-on, de la fête du Prince Régent, qui est lundi prochain, douze du courant, et le pré-

venir des salves que cette circonstance occasionnera au camp, si près de nous. D'un autre côté, on dit qu'il a donné l'ordre de ne fournir que la table de l'Empereur, et de faire un compte particulier pour chacun de nous, trouvant la dépense fort au-dessus de son crédit. Cela est à peine croyable; toutefois nous verrons.

Samedi 10.

Catherine II. — Gardes impériales. — Paul I^{er}, etc.; projets sur l'Inde, etc.

L'Empereur a été souffrant et a pris un bain. Sur les trois heures il s'est promené et a demandé la calèche. Il venait de lire l'histoire de Catherine. « C'était une maîtresse femme, disait-il : elle » était digne d'avoir de la barbe au menton. La catastrophe de Pierre, celle de Paul, étaient des révolutions de sérail, des coups de mains de janissaires. Ces milices de palais sont terribles, observe-t-il, et d'autant plus dangereuses que le souverain est plus absolu. Ma garde impériale aussi eût pu devenir fatale sous une autre main que la mienne. »

L'Empereur disait que lui et Paul

avaient été au mieux ensemble. Lors de la catastrophe de celui-ci, dans laquelle du reste le public n'a épargné ni les siens, ni ses alliés, Napoléon complotait, ajoutait-il, précisément en ce moment-là même avec lui une expédition des Indes, et il l'eût certainement porté à l'exécuter. Paul lui écrivait très-souvent et fort au long; sa première communication avait été curieuse et originale. « Citoyen Premier Consul, lui » avait-il écrit de sa main, je ne discute » point le mérite des droits de l'homme; » mais quand une nation met à sa tête un » homme d'un grand mérite et digne » d'estime, elle a un gouvernement, et » la France en a désormais un à mes » yeux, etc., etc. »

Au retour, nous avons trouvé l'Amiral et sa femme; l'Empereur les a fait monter en calèche, et a fait un tour de plus; il s'est ensuite promené quelque temps d'une manière tout à fait gracieuse avec lady Malcolm.

Après dîner, l'Empereur a feuilleté deux volumes du Théâtre français, sans pouvoir rien rencontrer qui pût le fixer.

Dimanche 11.

L'Empereur évêque, etc. — N'avait jamais souffert de l'estomac.

Après le déjeuner sous la tente et quelques tours de jardin, l'Empereur a fait une dernière lecture du chapitre d'Arcole*.

Durant notre tour en calèche : « C'est » dimanche, a fait observer quelqu'un. » Nous aurions la messe, a dit l'Empereur, si nous étions en pays chrétien, » si nous avions un prêtre, et cela nous eût fait passer un instant de la journée. » J'ai toujours aimé le son des cloches » de campagne, disait-il. Il faudrait se » décider, ajoutait-il gaiement, à faire un » prêtre parmi nous : le curé de Sainte- » Hélène. — Mais comment l'ordonner, » a-t-on dit, sans évêque ? — Et ne le » suis-je pas, a repris l'Empereur, n'ai- » je pas été oint du même chrême, sacré » de la même manière ? Clovis et ses suc- » cesseurs n'avaient-ils pas été oints, dans » le temps, avec la formule de *Rex christique sacerdos* ? N'était-ce pas là réelle-

* On le trouve imprimé dans ce recueil ; tome 5, page 209.

» ment de vrais évêques ? La jalousie et » la politique des évêques et des Papes » n'a-t-elle pas seule amené depuis la » suppression de cette formule, etc., etc.

A dîner, je ne mangeais pas ; l'Empereur a voulu en connaître la cause. J'avais un grand mal d'estomac, souffrance à laquelle je disais être fort sujet. « Je suis plus heureux que vous, a observé » l'Empereur. De ma vie je n'ai senti ma » tête, *ni mon estomac*. » L'Empereur se répétait volontiers ; aussi a-t-il prononcé ces mêmes paroles peut-être dix, vingt, trente fois au milieu de nous en différens momens*.

* D'ordinaire je passe tous les détails de ce genre, à cause de leur minutie ; mais celui que je viens de mentionner en cet instant, n'acquiert qu'une trop grande importance par la nature de la mort et les agonies prolongées et terribles de l'immortelle victime, qui a succombé sous les triples tourmens du corps, de l'esprit et du cœur. Il eût eu bien moins à souffrir entre les mains des Cannibales !... Et ce supplice, ces tourmens, lui ont été froidement ménagés par une administration barbare qui a entaché de cet acte les annales d'un peuple si justement renommé par l'élevation de ses sentimens et sa sympathie pour le malheur !... Mais aussi une triste et pénible célébrité s'at-

Lundi 12.

Campagne de 1809, dite de Wagram : espace de six mois. — Etat de l'Europe. — Plans de la cinquième coalition. — Machinations intérieures. — Bataille d'Eckmühl. — Belles leçons de stratégie. — Réflexions; conséquences. — Bataille d'Essling. — Bataille de Wagram. — Traité de Vienne, le quatorze octobre.

L'Empereur a passé la matinée dans son bain, à lire les journaux des Débats de mars et d'avril, venus hier par la voie du Cap. L'Empereur s'en est fort occupé; ils lui laissaient beaucoup d'agitation.

En général, depuis que l'Empereur avait reçu des livres et surtout les Moniteurs, il demeurait beaucoup plus chez lui, il sortait à peine : plus de cheval, pas même la calèche; à peine respirait-il quelques instans dans le jardin; il ne s'en portait pas mieux; ses traits et sa santé s'altéraient visiblement.

Aujourd'hui je l'ai trouvé lisant les Croisades de Michaud, qu'il a quittées

tachera au nom des bourreaux de Napoléon. L'indignation des cœurs généreux de tous les pays et de tous les âges frappe à jamais d'une éternelle réprobation!

pour parcourir les Mémoires de Bezenval. Il s'est arrêté sur le duel de M. le comte d'Artois et du Duc de Bourbon; il en trouvait les détails curieux; mais bien loin de nous. « Il est difficile, dit-il, de voir des temps plus rapprochés et des mœurs aussi différentes. »

Dans le cours des conversations du jour, il est arrivé à l'Empereur de dire de nouveau, ce que je dois avoir déjà mentionné ailleurs, que sa plus belle manœuvre avait été à Eckmühl, sans toutefois la spécifier davantage.

J'exprimais, et au moment même de l'impression de ce volume, mes regrets à cet égard à un de mes amis auquel je laissais parcourir mon manuscrit. Il m'a dit qu'il n'hésitait pas à prononcer que ces mots de l'Empereur dussent s'entendre, non seulement de tout l'ensemble de la bataille, mais encore de celui de toute la campagne, qu'il disait être celle qui avait renfermé le plus d'embarras et requis le plus de combinaisons et de génie. « L'Empereur, me disait-il, y est toujours en action; il tient constamment les fils qui, non seulement vont déterminer la victoire sur le terrain où il opère; mais réagiront encore sur

l'universalité de l'Europe. » Il a voulu me le prouver, et cette circonstance m'a valu son secret. Cet officier, d'un rang élevé dans la garde, rendu à l'étude et à la vie paisible, s'occupe dans sa retraite, avec autant de talent que de modestie, d'une entreprise vraiment nationale : *le tableau des campagnes de Napoléon sur le continent de l'Europe, par un témoin oculaire.*

Sa campagne de 1809 étant entièrement finie, sauf rédaction, il a bien voulu me la confier; il a fait plus, il m'a fait l'insigne faveur de la mettre à mon entière et libre disposition. Elle m'a vivement attaché, et y trouvant grand nombre de circonstances et de choses inédites, des opinions, des sentimens tout à fait identiques avec les miens et marchant directement à mon but, je n'ai pas hésité à en introduire ici de grandes portions; mon embarras n'a été que celui du choix à faire sur trois cents pages, appuyées de pièces, notes et documens authentiques. Je ne doute pas que la satisfaction de ceux qui liront ce que j'en extrais ne les porte à joindre leurs vœux à mes vives sollicitations, pour déterminer leur auteur à nous faire

jouir bientôt de la publicité de son grand et glorieux travail; car dans l'obligation d'abrégier ce qu'il m'a confié, je mutile sans cesse, c'est-à-dire, je gâte.

L'auteur a commencé par démontrer très-bien que la coalition contre la France n'a cessé d'exister depuis 1793 jusqu'en 1814, soit ouvertement, soit dans le secret des cabinets et au fond du cœur de la haute aristocratie européenne; que le cabinet anglais a été constamment l'âme et le guide de cette ligue permanente; que toutes les campagnes du continent n'étaient que des épisodes de la grande lutte entre l'Angleterre et la France. Il fait observer que la coalition a pris une activité nouvelle, du moment qu'elle a vu les institutions de la révolution raffermies par l'établissement du trône impérial. Il prouve que dès la fin de 1804, d'après des traités conclus à cette époque même entre les puissances étrangères, et surtout d'après la fameuse note du dix-neuf janvier 1805, ainsi que beaucoup d'autres pièces non connues, le but constant de la coalition a été le démembrement de la nouvelle France, le renversement du trône impérial, soutien des institutions de la révolution;

enfin, le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Il fait voir Napoléon perpétuellement réduit à se défendre contre les attaques du moment, et se mettre en mesure contre celles de l'avenir, et forcé d'opposer à ce système de coalition permanente du nord de l'Europe, et de guerre perpétuelle de l'Angleterre, le système défensif du midi, établi par l'organisation nouvelle de l'Italie, de la confédération germanique et de la péninsule espagnole.

« Vainement Napoléon, pour désarmer cette inimitié des souverains, a-t-il pardonné à l'Autriche en 1805, à la Prusse en 1806; accordé la paix à la Russie en 1807; demandé constamment la paix du monde à l'Angleterre; chacune de ces puissances ne se soumet qu'à la force, et ne souscrit des traités qu'avec l'intention de les rompre, etc., etc.

» Napoléon, au milieu de son expédition d'Espagne, est contraint de quitter inopinément ce pays, et repart tout à coup aux Tuileries le vingt-trois janvier. Il devenait urgent pour lui d'accourir à la défense de l'Empire immédiatement menacé.

» Quelque rapide qu'eût été l'incur-

sion de l'Empereur dans la péninsule, ce court intervalle avait suffi aux intrigues du ministère anglais et à la malveillance des cabinets du continent pour accomplir une nouvelle coalition.

» La Prusse avait armé furtivement, et s'engageait à se déclarer dans l'occasion; l'enthousiasme d'Alexandre pour Napoléon s'était déjà éteint. Un voyage du Roi et de la Reine de Prusse à Pétersbourg avait opéré ce changement: la Russie épiait le moment favorable, se concertant déjà en secret avec la Prusse, et liant des intelligences mystérieuses avec Vienne. Quant à l'Autriche, qui, laissée trop forte par le traité de Presbourg, n'avait eu depuis d'autre sentiment que de dévorer ses peines en multipliant les protestations d'amitié, d'autre occupation que de songer à recouvrer ses pertes et à se donner des forces, elle ne dissimulait plus; elle se mettait en campagne, fière et menaçante, mais destinée encore une fois à devenir dupe de l'égoïsme du cabinet anglais, et à tomber seule victime de cette nouvelle coalition. Elle avait pour elle, en ce moment, sa population sous les armes, les engagements ou les promesses de ses

voisins, le vœu des Allemands, le concours de l'Angleterre, et les préventions universelles que les intrigues des cabinets et la haine de l'aristocratie européenne avaient amassées contre Napoléon; enfin, les nombreuses machinations ourdies contre lui, tant au-dehors qu'au-dedans de son empire.

» A cette époque, toute l'Allemagne, et surtout le nord de ce pays, était remplie d'associations secrètes dirigées contre la France. La masse démocratique, conduite par des publicistes et des professeurs exaltés, rêvait la régénération politique, besoin du siècle. Les intérêts aristocratiques se joignaient ardemment à ceux-là, sous l'apparence patriotique de la libération allemande, ne calculant au fond que le retour de leurs privilèges. Tous étaient unis sous le nom généralement connu de *Tugenbund* (Association de la vertu.)

» Ainsi la cinquième coalition se présente tout à la fois guerrière et conspiratrice. Soumise à la direction machiavélique du ministère anglais, tout lui sera bon.

» On résolut donc de diriger des armées régulières au cœur de la France, et

d'employer en même temps de grandes diversions sur les points les plus éloignés de son territoire, les plans d'insurrection des peuples alliés, celle même de nos armées, de nos départemens, tout cela est aujourd'hui reconnu et bien prouvé.

» Mais pour exécuter un tel projet, il avait fallu avant tout pervertir l'opinion des peuples. L'Angleterre avait répandu ses agens et son or sur tous les points de l'Europe; elle avait des intelligences dans tous les pays et des dépôts d'armes en Sicile, à Gibraltar, à Heligoland, sur toutes les escadres. La Prusse et l'Autriche avaient travaillé l'Allemagne, le Tyrol, l'Italie.

On avait constamment combattu, sous toutes les formes, tous les résultats de la révolution propres à régénérer l'Europe; on mit habilement à profit les admirables succès de nos armées qui, à la suite de tant de provocations, avaient parcouru et occupé tant de territoire; on s'en servit pour irriter l'orgueil humilié, les intérêts froissés, pour créer des animosités particulières et exciter des haines invétérées, et quand la révolution eut cherché à se consolider par les formes,

la centralisation et l'unité de l'Empire. Alors toutes les machinations des étrangers dirigées jusque là contre elle, toutes les malveillances ennemies, furent dès cet instant reportées en entier sur la personne de l'Empereur, dont les destinées, jugeait-on, devaient entraîner désormais tout le système.

» Napoléon, bien que toujours provoqué, fut représenté partout comme le seul auteur de la guerre perpétuelle, insatiable de conquêtes, aspirant à la monarchie universelle. Ses ennemis, au contraire, furent dépeints comme les défenseurs de la liberté générale, les victimes d'une noble et juste opposition. Tandis que ses partisans ne furent plus que les courtisans intéressés d'un usurpateur heureux, avides de s'élever avec lui, ennemis de tous les droits des nations, et de toutes leurs libertés. Chacun des actes de l'Empereur fut cité comme une oppression; la défense à laquelle on le réduisait constamment n'était plus qu'une offensive perpétuelle. Tous les gouvernemens qu'il avait déjà vaincus, bien qu'il les eut épargnés, n'en demeuraient pas moins, disait-on,

les objets constans de sa haine, et ne devaient s'attendre plus tard qu'à une destruction finale, etc., etc.

» Qu'on ne soit pas étonné que d'aussi fausses allégations aient obtenu quelque crédit à cette époque. Les négociations des coalisés, qui eussent pu éclairer la vérité, restaient tellement secrètes, qu'encore aujourd'hui, malgré le temps écoulé, on connaît à peine quelques-uns de leurs documens; ils étaient servis en cela par Napoléon même, qui se voyait contraint de cacher aux siens les complots de ses ennemis, et leurs projets homicides.

» Toutes ces inculpations, soigneusement propagées dans les pays étrangers trouvaient accès jusqu'au sein de notre France, parmi les chauds partisans de la révolution, qui disputaient sur les garanties sociales, quand l'existence même de la société était en danger. Ces inculpations étaient accueillies en tout pays par les hommes prématurément occupés d'idées républicaines, et qui s'effrayaient de voir un bras vigoureux régulariser les monarchies. Elles pénétraient jusque dans nos glorieuses bandes : tous

les enfans de la victoire ne savaient pas s'en préserver. La longue occupation de l'Allemagne et de l'Italie les avaient intéressées au sort de leurs habitans; et s'ils ne partageaient pas précisément tous leurs sentimens, du moins n'y restaient-ils pas assez étrangers. Nos armées d'Espagne étaient attaquées par d'autres idées; une généreuse commisération en faveur d'un peuple qu'on disait opprimé et injustement assailli, l'éloignement de l'Empereur, cette source immédiate de toute gloire et de toute faveur, tout concourait à rendre plus pénible la guerre de la péninsule. Ce qui, chez l'étranger, excitait la haine et la vengeance, produisait chez nous le refroidissement. Il était accru dans la masse par la fatigue d'un service trop prolongé, et dans les chefs, par le regret de ne pas jouir des avantages acquis, après cet âge où le mouvement n'est plus un besoin; car il est bon de considérer dans l'histoire de nos événemens la progression de l'âge dans la glorieuse génération dont la jeunesse avait opéré les merveilles de la révolution. Or, cette génération avait atteint

désormais la maturité; et pour la plupart de ceux qui la composaient, le terme probable de leurs espérances.

» Cette fois, continue l'auteur, les armées autrichiennes devaient attaquer de front, et marcher droit sur nos frontières, non comme en 1799, 1805 ou 1814, en cherchant les endroits faibles; mais comme gens au contraire qui ne craignaient pas les parties les plus fortes, étant assurés d'y trouver de l'appui. En même temps on devait détacher au loin des corps autrichiens, dans la Prusse méridionale, sur la Vistule, dans la Saxe, dans la Bavière, dans le Tyrol et le Voralberg, appelant partout à des insurrections qu'on avait préparées, et auxquelles devaient prendre part surtout les anciens sujets prussiens, plus exaspérés que tous les autres, excités en dessous main par leur ancien gouvernement.

» Le corps de l'archiduc Ferdinand devait arriver jusqu'à Thorn, amenant cent pièces de canons dont la Prusse avait besoin avant de se déclarer. La coalition comptait que les souverains de la confédération du Rhin se joindraient à elle, soit de gré, soit de force, à

mesure que les armées autrichiennes s'avanceraient sur leur territoire. Des promesses et des menaces leur avaient été déjà adressées; et, s'il faut juger de cette époque par celles qui ont suivi, les espérances des coalisés n'étaient pas entièrement dénuées de fondement.

» L'Angleterre devait opérer conjointement avec l'Autriche, et faire en même temps de fortes diversions. Un armement, le plus considérable qu'elle eût jamais rassemblé, était dans ses ports de la Manche, et pouvait jeter une armée de plus de quarante mille hommes, soit dans le nord de l'Allemagne, soit dans la Hollande ou dans la Belgique, qu'on supposait mécontentes. Cette armée, marchant au-devant de la grande armée autrichienne, pouvait se rejoindre à elle sur le Rhin, au travers des pays insurgés. Des troubles éclatèrent effectivement dans le nord de l'Allemagne, en Hollande et dans l'ancien électorat de Trèves, pays le plus favorablement situé pour une telle opération. Des bouches du Wésér et des côtes de la Hollande aux frontières de la Bohême, il n'y a guère plus de cent lieues de distance. Il suffisait donc de

quelques jours pour accomplir cette jonction. Une autre armée anglaise de quinze mille hommes, réunie en Sicile, devait débarquer à Naples, faire soulever l'Italie méridionale, et aider ainsi aux opérations de l'armée autrichienne dans la Lombardie.

» A l'aide de toutes ces attaques des armées et des nations étrangères, des machinations peut-être plus terribles encore, se tramaient dans l'intérieur de la France. Il est reconnu maintenant que le conventionnel Fouché, réunissant alors les ministères de l'intérieur et de la police, servait depuis long-temps la famille des Bourbons. Chaque semaine il lui livrait le bulletin secret destiné à Napoléon seul. « On prétend aussi que Fouché *voulait se saisir du pouvoir* lors des nouvelles de la bataille d'Essling, et de la rupture des ponts du Danube. » D'autres disent « qu'en cette circonstance * *la couronne impériale devait être déferée à Bernadotte* **. Il est plus aisé de pressentir que de connaître exacte-

* *Montvéran*, tome 5; *Galerie historique*, tom. 2 et 4, etc.

** Ceci me rappelle une circonstance per-